

# La Gazette de Sorel.

## JOURNAL DU DISTRICT DE RICHELIEU.

G. I Barthe, REDACTEUR.

Abonnement 63 par an.

### CARTES DE VISITE

QUALITÉ SUPERIEURE  
A VENDRE  
A CE BUREAU.

Bureau du Conseil Municipal  
du Comté de Richelieu.

JE DONNE, par les présentes, AVIS PUBLIC  
que LA TERRE ci-après mentionnée sera  
vendue par

### ENCAN PUBLIC

En la Ville de Sorel, à l'Hôtel-de-Ville. lieu où  
se tiennent les séances du dit Conseil Municipal  
du Comté de Richelieu.

### LUNDI,

LE TROIS DE FEVRIER PROCHAIN,

A DIX heures du matin, pour cotisations dues à  
la Municipalité Locale de la paroisse St.  
Marcel, à moins qu'elles ne soient payées, avec  
les frais, au moins deux jours avant le jour ci-  
dessus indiqué.

UNE TERRE appartenant à Joseph Forcier, fils,  
dans la deuxième concession de la paroisse  
St. Marcel, dans le lot St. Charles, dans la  
seigneurie Massue, étant le numéro 2 de la dite  
concession, joignant au Nord Est à Joseph Forcier,  
père, et au Sud Ouest à un chemin de ligne.—Dû.  
.....\$250

J. A. DORION,  
Sec. Trés. de la Municipalité  
du Comté de Richelieu.

24 déc.—11.

Office of the Municipal Council  
of the County of Richelieu.

I do hereby give PUBLIC NOTICE, that the  
undermentioned LAND will be sold by

### PUBLIC AUCTION,

In the Town of Sorel at the Town Hall, at the  
place of the sittings of the said Municipal  
Council, on

### MONDAY,

THE THIRD DAY OF FEBRUARY NEXT

at the hour of TEN o'clock in the forenoon, for  
the assessments and charges due to the Municipality  
of the Parish of St. Marcel, on the lot  
undermentioned, unless they be paid with costs,  
two days at least before the day above mentioned.

A LAND belonging to Joseph Forcier, son, in the  
second concession of the Parish of St. Marcel, in the  
lot of St. Charles, in the seigneurie Massue, being the  
lot No. 2 of the said concession, joining on the North  
East to Joseph Forcier, father, and on the South  
East to the line road.—Dû. ....\$250

J. A. DORION,  
Sec. Trés. of the Municipality  
of the County of Richelieu.

Dec. 24th.—11.

### A la Société de secours pour les émigrants Acadiens établie à Sorel.

A une assemblée, du Comité pour la  
Colonisation de la Gaspésie, tenue le  
19 courant, en cette ville, il a été  
résolu : Que ce comité ayant en main  
la gestion des fonds souscrits à Qué-  
bec pour les Acadiens, doit s'entendre  
avec les sociétés fondées dans le mé-  
me but, dans les différentes parties du  
pays, afin de mettre plus d'ensemble  
dans l'action commune et d'agir plus  
efficacement. Dans ce but, la So-  
cété pour la Colonisation de la Gas-  
pésie, fera part aux sociétés sœurs,  
des procédés déjà adoptés par elle  
pour venir en aide aux Acadiens émi-  
grés à Matapédia, priant les dites so-  
ciétés de donner une communication  
réciproque à celle de Québec.

### PREMIERE ASSEMBLEE.

Québec, 22 Oct. 1861.

Résolu : 2o. L'achat des articles  
suivants soit fait et payé à même le  
fonds de la souscription et que ces ar-  
ticles soient expédiés à M. l'Abbé  
Saucier, missionnaire à Ristigouche,  
pour les Acadiens de Matapédia, sa-  
voir :

- 4 Scies de long } avec limes.
- 4 Scies de travers }
- 3 douzaines de haches
- 3 douzaines de pioches
- 2 Trarières de 11 pouces
- 2 Trarières de 10 pouces
- 12 Quartis de farine
- 2 Quartis de Pois
- 1 Gibarue

Le tout au montant de \$143 payé à  
MM. Chénier, M-thot & Cie.

Le Président a obtenu du Gouver-  
nement que ces articles fussent trans-  
portés gratis à leur destination et que  
le vapeur du Gouvernement, *Lady  
Head*, fut mis à la disposition des  
émigrants Acadiens, gratis, durant  
toutes la saison de la navigation de  
l'année prochaine.

### QUATRIEME SEANCE.

4 Dec. 1861.

Vu le très grand dénuement dans  
lequel se trouvent les malheureux  
Acadiens déjà émigrés à Matapédia,  
dénument exposé au Comité dans  
une lettre privée de M. l'Abbé Sau-  
cier il a été

Résolu : Qu'une somme de \$150  
soit expédiée à M. l'Abbé Saucier,  
par la poste, pour procurer aux Aca-  
diens de Matapédia, des secours pour  
leurs besoins les plus pressants dur-  
ant le cours de cet hiver.

Tel est l'exposé des démarches dé-  
jà prises par le Comité de la Coloni-  
sation de la Gaspésie.

### ERNEST GAGNON, POUR E. H. PARENT, Secrétaire S. C. G. E. H. PARENT.

### Lettre d'un Canadien habitant le Missouri.

Voici d'intéressants extraits d'une  
lettre qu'un Canadien, qui habite de-  
puis quelques années l'Etat du Mis-  
souri, écrit à sa sœur demeurant en  
cette ville. Cette lettre donne des

détails sur plusieurs batailles et entre  
autres sur la bataille de Ball's Bluff  
sur laquelle on a eu jusqu'à présent  
peu de données :

Lorsque je t'écrivais en août, je te  
parlais des victoires que les confédé-  
rés avaient gagnés, savoir : celle du  
Grand Bethel et de Bull's Run dans  
la Virginie; celles de Carthage et de  
Dugspring, et de Wilson's Creek, près  
de Springfield, dans le Missouri. De-  
puis ce temps le même parti a  
maintenu son beau prestige; car sans  
faire mention des nombreuses escar-  
mouches remarquables dans lesquelles  
ces derniers ont eu l'avantage, trois  
victoires brillantes sont aussi  
venues couronner leurs armées. Je  
veux parler de la prise de Lexington  
située sur la rive droite du fleuve Mis-  
souri, de la terrible déconfiture des  
fédéraux à Belmont, sur le Missis-  
sippi et à Bull's Bluff sur le Potomac,  
à vingt milles à peu près de Washing-  
ton. Le trois septembre le colonel  
Mullegan, à la tête de sa brigade  
irlandaise de Chicago, Illinois, arri-  
ve, le soir à California, en route pour  
Lexington. A l'arrivée de onze cents  
irlandais non disciplinés qui avaient  
déjà ravagé plusieurs places dans un  
comté voisin, les habitants de cette  
place-ci furent presque saisis de fra-  
yeur, craignant d'être pillés comme  
ils l'avaient été tant de fois aupara-  
vant. L'aspect et les antécédents de  
ces hommes faisaient presque présen-  
ter que quelque chose de sinistre de-  
vait bientôt arriver à la brigade. ....

En effet, le lendemain de grand  
matin, ils commencèrent à piller les  
habitants de la ville et de la campa-  
gne d'alentour, et ne cessèrent qu'à  
leur départ le matin du cinq. Ces  
généralistes se rendirent à Lexington,  
à peu près cent milles d'ici, laissant sur  
leur passage les traces de leur vici-  
osité. C'est là que quinze jours après  
le major général Price vint les assié-  
ger. Ce dernier après avoir bien investi  
la ville somma le colonel Mulligan de  
se rendre avec toute la garnison qui  
était de quatre à cinq mille hommes.

Sur le refus du Colonel Mulligan de  
se rendre, le général Price commença  
à bombarder la ville et se prépara-  
it à faire l'assaut; mais un esclau-  
deur fugitif dans le camp des fédéraux  
s'évada, alla trouver le général Price  
et lui dit : *Maitre! O Maitre!* n'at-  
taquez pas de ce côté-ci, car si vous  
avancez vous et vos compagnons se-  
rez défaits. Le rapport du nègre était  
vrai et fut vérifié que du côté le plus  
propre à une attaque, Mulligan avait  
fait pratiquer des mines de distance  
en distance, et entre ces mines avait  
fait creuser des trous de 50 pouces  
de large sur 20 de profondeur partout  
sur le terrain, le tout étant recouvert  
de foin de manière à n'être point  
aperçu. Il n'est point nécessaire de  
dire quel désastre ces mines et ces  
trous auraient causés à l'armée du gé-  
néral Price.

Ainsi instruit, Price changea son  
plan d'attaque, et il essaya d'attaquer  
la ville en la cernant, et il coupa  
l'eau aux fédéraux. Ces pauvres mal-  
heureux ainsi circonscrits défendirent  
leur citadelle de bon pendant deux  
jours sans boire une goutte d'eau,  
quoiqu'ils ne fussent qu'à deux pas du  
fleuve. Ils étaient situés comme l'her-  
me de la mythologie qui était plongé

dans l'eau jusqu'aux lèvres et souf-  
frait de la soif. Ainsi après une souf-  
frence cruelle de deux jours, Mulligan  
se rendit à discrétion. Trois milles  
cinquante hommes et cent vingt offi-  
ciers se rendirent prisonniers de guer-  
re. Toute l'artillerie et un grand nom-  
bre d'autres armes furent prises et beau-  
coup d'ammunitions. Outre cela les ca-  
rrioles riches de deux bateaux qui  
étaient dans le port tombèrent dans  
les mains des confédérés. Vingt-  
cinq tués et quarante blessés couvri-  
rent la perte des assiégeants, tandis  
que les fédéraux souffrirent beaucoup  
plus. Cela vient de ce que Price aimait  
mieux réduire son ennemi par la fa-  
mine que de faire des assauts qui  
sont trop généralement funestes.  
Ainsi se termina le siège de Lexing-  
ton que Mulligan prolongea malgré  
sa soif dans l'espoir que son parti lui  
enverrait des secours; mais, hélas!  
*the way of the transgressor is hard,*  
et les secours ne vinrent pas.

L'autre bataille dans laquelle les  
confédérés furent encore victorieux  
est celle de Ball's Bluff. Ici l'affaire  
fut plus désastreuse pour les fédéraux  
qu'à Bull's Run et encore plus mal  
conduite. Le général Bulwer, un de  
leurs braves perdit la vie vers la fin  
du combat. Après la chute de leur  
commandant, les troupes démoralis-  
ées, reprirent le chemin de la rivière  
qu'ils avaient traversée le matin, je  
t'ant ça et là leurs armes, leurs habits,  
en un mot tout ce qui pouvait embar-  
rasser leur fuite précipitée. Des cen-  
taines de ces malheureux qui avaient  
eu le bonheur d'échapper au feu et au  
fer de leurs adversaires pendant l'en-  
gagement ou la poursuite des vain-  
queurs, trouvèrent leur tombeau dans  
la rivière qu'ils essayèrent de tra-  
verser à la nage. Ainsi un vieux bateau  
rempli de blessés sombra au milieu  
du passage, et ces malheureux qui  
avaient encore quelques faibles espé-  
rances de préserver une vie qu'ils  
avaient joyeusement offerte sur l'au-  
tel de leur pays furent ensevelis dans  
les eaux du Potomac, par la faute  
sans doute d'un officier supérieur in-  
compétent. N'est-ce pas terrible?  
N'est-ce pas honteux de voir la vie des  
hommes sacrifiée d'une telle manière?  
Dansez jour malheureux les fédéraux  
perdirent neuf cent soixante de leurs  
braves soldats à Ball's Bluff. Ceci se  
passait à peu près le 21 d'octobre der-  
nier. Quelques jours après, le 7 no-  
vembre, je crois, à Belmont, situé sur  
le Mississippi, dans le Missouri, une  
autre armée fédérale se faisait battre  
et poursuivire l'épée dans les reins par  
les confédérés, appelés traitres parce  
qu'ils désertèrent par les armes  
les droits qui leur sont garantis par la  
constitution des Etats-Unis. Voici  
comment l'affaire se passa. Dans la  
matinée du jour mentionné plus haut,  
douze cents rebelles se laissèrent at-  
taquer par une force supérieure de fé-  
déraux qui étaient descendus de Can-  
sar par cinq bateaux à vapeur escortés  
par deux batteries flottantes.

On se battit vaillamment de part  
et d'autre pendant cinq heures quand  
le petit nombre de rebelles pour tromper  
leurs adversaires retira jusqu'à  
delà de leur camp qui était un peu re-  
tiré de la rivière. Les fédéraux se  
 mirent à brûler. Un renfort parti de  
Columbus, Kentucky, avait pendant

ce temps traversé le Mississippi pour  
venir secourir leurs frères et vint as-  
sailir les Lincolnistes par derrière.  
C'est là qu'il se fit un carnage! Les  
fédéraux qui, pour un instant s'étaient  
craus maîtres du camp des rebelles se  
virent obligés de battre en retraite à  
leur tour et de se frayer un chemin à  
travers leurs ennemis; car ceux-ci,  
aidés par les nouveaux venus, repri-  
rent l'offensive et pressèrent les fédé-  
raux si ardemment que ceux-ci ne  
pouvant plus résister abandonnèrent  
le champ de bataille par une fuite  
honteuse qui n'était rien moins qu'une  
déroute complète. Pourtant ils récla-  
mèrent la victoire; près de mille hom-  
mes, tués et blessés. Ceci est avéré  
par leurs propres rapports; un régi-  
ment de l'Iowa qui n'était peut-être  
pas complet ne retourna qu'avec  
deux cents hommes et un seul offi-  
cier breveté, un capitaine. Les rebel-  
les perdirent trois cents en tout. Avec  
leurs propres données les fédéraux  
doivent-ils encore réclamer la victoi-  
re? Est-ce que des fuyards qui lais-  
seront le champ en pleine possession  
de leurs adversaires, se proclameront  
d'avoir vaincu vainqueurs?

Ma chère sœur, dans la dernière let-  
tre, tu m'as demandé de te donner en-  
core des nouvelles de la guerre. Il pa-  
rait que tu aimes cela. Eh, bien, en  
voilà, je crois que tu seras satisfaite et  
peut-être ennuyée de lire une lettre  
qui ne parle que de combats sanglants.  
Pourtant je ne t'ai parlé que de la  
centième partie de ce qui s'est passé;  
je ne terminerais pas si je voulais te  
raconter tous les faits malheureux qui  
ont eu lieu dans ce pays-ci où la révo-  
lution domine, où la loi civile est en-  
tièrement méconnue; mais où la loi  
militaire, vrai despotisme, règne. Je  
n'arrêterai donc ici, réservant le reste  
pour un autre jour, qui sera prochain.  
—*Courrier du Canada.*

### Le nouveau Mystère de Sang.

Les tragédies se succèdent: Can-  
nal street vient d'avoir la sienne.  
Samedi, vers 10 h. du matin, un  
facteur de la poste entra dans un  
bureau de changeur tenu par les frères  
Levy, sous la Citizen's Bank, près  
de l'école de la Bowery. Personne ne  
se trouvait dans la pièce, bien qu'une  
somme considérable en billets et en  
monnaie se trouvât sur le comptoir.  
Frappé de l'impression que l'homme  
qui avait à mettre une pareille ten-  
tation à la merci des voleurs, le  
facteur se posta sur la porte, pour  
empêcher qu'on n'entrât, jusqu'au re-  
tour du propriétaire. Bientôt après  
survint une personne qui avait affai-  
res dans le bureau et qui, prévenue  
de l'absence du changeur, se mit à  
attendre à son tour, en allant et ve-  
nant sur le trottoir. En passant de-  
vant la vitrine, le promeneur jeta  
malicieusement un regard dans l'inté-  
rieur du bureau, et aperçut un hom-  
me étendu sans mouvement entre le  
comptoir et le mur. Il donna aussitôt  
l'éveil; entre, et l'on trouva le ca-  
davre d'un des frères Levy nageant  
dans une mare de sang.

Il n'était plus temps de penser à  
aucun secours; la tâche de la police

se bornait à rechercher et à constater  
les circonstances dans lesquelles avait  
dû s'accomplir cette mort tragique.

L'examen du corps a fait recon-  
naître l'existence d'une blessure al-  
lant d'un côté à l'autre du cou, et qui,  
après avoir tranché dans sa course  
la carotide, la jugulaire, la trachée-  
artère, s'étendait presque, à gauche  
jusqu'aux vertèbres cervicales. La  
cause déterminante et l'instantanéité  
de la mort se trouvaient donc claire-  
ment établies. Mais y a-t-il un sui-  
cide ou s'agit-il d'un meurtre? La  
commence le mystère.

La première de ces suppositions  
semble emprunter une certaine vrais-  
emblance à l'absence de toute trace  
de lutte, aussi bien que de toute ta-  
che de sang ailleurs que sur le par-  
quet, autour du cadavre. La main  
droite du défunt, toute ensanglantée,  
tandis que la gauche ne l'était pas  
serait encore un indice dans le même  
sens.

Mais d'un autre côté, est-il admi-  
sible qu'un homme ait pu se faire à  
lui-même l'horrible blessure que nous  
avons décrite? En l'admettant, est-il  
supposable qu'il soit tombé de sa  
hauteur, dans les angoisses de la  
mort, sans vaciller ni à droite ni à  
gauche, sans laisser par conséquent  
ou sur le comptoir ou sur le mur quel-  
que empreinte du sang qui s'échap-  
pait à flots de sa gorge?

La seule hypothèse permise serait  
que le malheureux s'est d'abord étan-  
ché à terre et que là, il s'est délibé-  
rément coupé le cou de part en part.  
Mais alors on aurait trouvé dans sa  
main ou auprès de lui l'instrument  
duquel il aurait accompli cet acte  
désespéré. Or, cet instrument  
paraît avoir été un couteau à charnières,  
que l'on a recueilli fermé, sur le  
comptoir même.

L'idée d'un meurtre cependant  
rencontre à son tour bien des objec-  
tions. La victime de cette mort  
mystérieuse, M. Bernard Levy, était  
un jeune homme de 35 ans dont un  
assassin n'aurait certes pas eu raison  
sans quelque résistance et la blessure  
n'est pas de celles qui fondroient un  
homme d'un seul coup. L'examen  
médical a établi que l'aveugle n'a  
été faite en plongeant d'abord un ins-  
trument pointu dans le côté gauche de  
la gorge, puis en la ramenant avec  
force vers la droite, de manière à tout  
trancher sur son passage. Si rapide-  
ment que s'accomplissent un pareil  
acte, l'homme frappé aurait incontes-  
tablement la force et le temps de faire  
au moins un effort pour repousser  
le meurtrier, d'appeler au secours, de  
pousser un cri.—La personne qui oc-  
cupe le bureau attendant, séparé par  
une mince cloison, déclare avoir en-  
tendu la chute d'un corps lourd, mais  
sans qu'elle fut précédée ou accom-  
pagnée du moindre bruit, du mou-  
vement d'un objet.

Il faut encore faire entrer en ligne  
de compte cette circonstance assez  
peu concevable, que l'assassin a dû  
se trouver corps à corps avec la victime  
en dedans du comptoir.

Les conjectures s'égarent donc en-  
tre deux suppositions également diffi-  
ciles à faire concorder avec leurs faits  
connus. Nous pensons toutefois à con-  
siderer le suicide comme moins in-  
vraisemblable encore que le meurtre,

s'il était vrai comme on le dit dans le  
voisinage, qu'une paire de ciseaux  
eut été trouvée par terre à côté du ca-  
davre, cette circonstance deviendrait  
à nos yeux tout à fait décisive.

Les déclarations faites par le défunt  
devant le coroner, assurent qu'il est  
vrai que Bernard Levy ne semblait nul-  
lement d'humeur à mettre fin à ses jours.  
Mais qui peut répondre de connaître  
la pensée intime d'un homme?

En revanche ce même témoin a  
donné à entendre que son frère pour-  
rait bien avoir succombé victime d'une  
vengeance féminine. Il y aurait eu  
des menaces proférées contre lui par  
une femme nommée Louisa Breid-  
back, avec laquelle il avait eu des re-  
lations dans le temps. L'indice toute-  
fois est bien vague et remonte déjà  
assez loin.

S'il y a crime, au surplus, ce cri-  
me aurait été en effet inspiré par la  
vengeance; l'or et les billets  
laissés intacts prouvent assez que la  
cupidité n'entrât pour rien dans les  
motifs qui ont armé le meurtrier.

On comprendra sans peine qu'en  
présence de ce dédale de circon-  
stances impénétrables, le jury du coroner  
n'ait pu se mettre d'accord pour formu-  
ler un verdict. L'enquête se continue.  
—*Courrier des E.-U.*

### EPIQUE DE GUERRE DANS LE MISSOURI.

Parmi les prisonniers fait par le gé-  
néral Pope dans un de ses dernières es-  
carmouches, se trouve le colonel Ma-  
goffin, de Georgetown, l'un des per-  
sonnages les plus considérables du  
Missouri. Il passe pour un des chefs  
les plus déterminés de l'Etat. On cite  
de lui des traces d'une audace peu  
commune. Le soir de la bataille de  
Cortage, poursuivi par un gros d'uni-  
onistes, il n'hésita pas à pousser son  
cheval dans une rivière profonde et  
toute nue, appelé la rivière Spring,  
bien qu'il fût fatigué par l'entraîne-  
ment. Employant un moyen désespé-  
ré, le colonel Magoffin enfouça son  
poignard dans la croupe de son che-  
val, qui fit un immense bond vers la  
rive, mais sans l'atteindre. Le fugitif  
n'hésita pas, abandonna sa monture  
mourante et plongea dans le fleuve.  
Les unionistes suivaient le bord, at-  
tendant le moment où le manque de  
respiration forcerait leur victime à re-  
paraître pour faire feu. Lorsqu'ils vi-  
rent surnager quelque objet, ils tirèrent  
et tuèrent en reconnaissance. Ils  
avaient fusillé le monteur du colonel  
Magoffin qui, tout en nageant sous  
l'eau, avait eu le sang-froid de se dé-  
barrasser de ses vêtements et de les  
reposer à la surface pour détourner  
l'attention des poursuivants. Tout  
ce la nuit il resta caché dans les hau-  
tes herbes, tandis que les fédéraux bat-  
taient les deux rives du Spring; plu-  
sieurs fois, il faillit être égaré par les  
piéds des chevaux. Enfin le jour pa-  
rut et le colonel put rejoindre les  
siens qui célébraient à l'envie son  
sang-froid et sa bravoure. Malheureu-  
sement le chef des partisans tint ces  
belles qualités pour une avidité qui  
connaît peu de scrupules.

### FEUILLETON

DU 31 DECEMBRE 1861

### NOIR ET BLANC.

(Suite.)

Sans lui laisser le temps de se re-  
mettre l'embrassant sur les deux joues.  
Cela fait, il s'échappa en courant,  
suivi d'une petite charrette qui em-  
portait tout son bagage.

— Et ma mère ne m'a même pas  
donné son front à baiser! disait-il.

Véronique était restée à la même  
place, la boîte dans sa main, les pieds  
cloués par terre, le sceau vide à côté  
d'elle. La voix de M. Branchu qui  
l'appelait se fit entendre. Comme,  
elle ne bougeait pas, il s'approcha  
d'elle et la secoua par le bras.

— Eh bien! qu'y a-t-il? demanda le  
bon homme.

— Ah! notre maître c'est, M. Ro-  
ger qui...

Elle ne put pas continuer, et, je-  
tant un coin de son tablier sur son  
visage, elle éclata en sanglots.

Cependant Roger s'était installé  
dans une maison de la rue de l'Abbaye,  
qui ne contenait qu'un petit nom-  
bre de locataires presque tous aussi  
pauvres que lui. Un jardin fermé par  
une méchante clôture précédait la  
maison; derrière s'étendait une cour  
suivie d'un terrain vague plein de dé-  
combres. La maison n'avait que deux  
étages; chaque locataire inscrivait  
son nom sur sa porte. Le portier était

cordonnier et travaillait dans une  
boutique voisine; on le voyait quel-  
quefois dans la maison et plus réguliè-  
rement à l'époque du terme. C'était un  
petit vieux allègre, qui pratiquait sans  
la connaître la maxime anglaise:  
*Time is money.* Il ne se dérangeait  
jamais pour rien, extorquait gaiment  
quelques sous à ses commençaux et  
avait un faible pour les artistes, qui  
lui faisaient l'effet d'une race à part, te-  
nant le milieu entre le singe et le com-  
médien. En sa qualité de sculpteur,  
Roger eut à sa protection les mêmes  
droits qu'un peintre qui demeurait  
tout en haut de la maison et auquel  
le portier Tamaris avait fait faire son  
portrait et celui de tous les Tamaris  
grands ou petits, mâles ou femelles;  
le chef de la dynastie choisissait pour  
époque des séances le 15 avril ou le  
15 octobre. C'était une redevance pa-  
yée en nature que lui reportait sa man-  
suetude. Il appelait cela protéger les  
arts.

— Si vous n'êtes pas en mesure au  
moment du terme, dit-il à Roger, tan-  
dis que celui-ci prenait possession de  
son atelier, ne vous inquiétez pas, on  
s'arrangera.

En attendant, il prit en main la di-  
rection du dit ménage du sculpteur  
anonyme il s'imposa avec des airs de  
bonhomme.

— N'a-t-il pas que quelqu'un ait  
de l'ordre pour vous? disait-il.

Et ce bon sentiment lui était un  
prétexte pour s'emparer des objets à  
demi usés qui ne lui paraissaient pas  
dignes d'un artiste.

Fabrice vint voir Roger, auquel  
dans les grandes occasions, il ne mé-

nageait pas les conseils. Fabrice  
était mis à la dernière mode; il por-  
tait une canne légère à la main. Il lui  
paraissait que l'histoire des soixante  
mille francs qu'il avait apprises était  
le fait d'un esprit bien jeune; sur ce  
chapitre, il ne cachait pas son opinion  
à Roger.

— Un dissipateur n'est pas agi au-  
trement que toi, dit-il. Un jour tu  
pluieras les soixante bons billets de  
mille francs.

— Oh! fit Roger indigné.

— Pas de sentiment, mon bon!...  
soixante mille francs représentant  
mille écus de rentes... ou peut-être  
un excellent fils et ne pas se ruiner...  
placer son argent dans de bonnes af-  
faires, et ne pas le jeter dans un gouf-  
fre! Enfin c'est fait, n'en parlons  
plus. A présent te voilà artiste; tout  
peut tourner à ton avantage selon que  
tu gouverneras ta vie... Tu es jeune  
intelligent, avec un nom sonore, une  
figure aimable et l'aurole de l'art  
autour de ton front pâle... Il faut d'ar-  
bord te pousser dans le monde... Je  
t'y présenterai.

— Et le travail? J'ai l'ébauchoir  
en main de la pointe du jour; le soir  
le sommeil.

— Eh! paresseux! crois-tu donc  
que je ne travaille pas quand je valse?  
Je me couche chaque nuit à trois heu-  
res du matin. Il n'y a de sérieux que  
ce qui sert. Si l'on peut faire son  
chemin en dansant, le polka est plus  
sérieux qu'un livre de philosophie  
transcendante. En toutes choses, il  
faut considérer la fin. Je ne donne-  
rais pas quatre sous d'un chef-d'œuvre  
qui ne me rapporterait rien, et je

consacrerais un piano d'honneur à la  
romance qui me ferait bien venir d'un  
sou secretaire d'Etat. Tu froisses le  
sourcil? Je ne suis pas venu au  
monde pour prendre la défense des  
belles doctrines de l'art pour l'art. Si  
tu trouves plaisir de manger des  
vieilles noix dans une assiette ébré-  
chée par respect pour ton idole, à  
ton aise; moi, j'estime que la vie  
n'est bonne qu'à la condition d'être  
agréable. L'utile, tu le sais, voilà  
mon code.

— A chacun sa voie, répondit Ro-  
ger; tu arriveras, je lutterai.

Au moment où il développait ainsi  
ses savantes théories sur l'art de faire  
son chemin à travers le monde, Fa-  
brice n'avait plus qu'un médiocre  
estime pour son ami. Ce n'est pas  
qu'il le considérait comme un être ab-  
solumment privé d'intelligence, mais  
il avait de lui cette idée que c'était  
un esprit sans portée, tout entier noyé  
dans les brouillards du rêve, et perdu  
dans les steppes de la fantaisie, Ro-  
ger n'avait pas la notion du pratique.  
En conséquence, il n'était bon à rien.  
Il fallait le traiter comme un mono-  
mane.

Fabrice quitta l'atelier de Roger  
avec le mouvement d'épaule d'un  
protecteur qui désespère de son pro-  
tégé. A cet époque de sa vie, l'épé-  
e Fabrice occupait un emploi dans  
le cabinet du secrétaire général du  
ministère des finances. Il visait à la  
Cour des comptes, mais sans en par-  
ler. Son supérieur était un homme  
va'n, superficiel, léger, mais plein  
d'abondance dans le discours, disert,  
brillant dans l'occasion, et qui jetait

tant d'écume qu'on n'avait guère le  
loisir de voir si cette écume reposait  
sur un fond solide. Fabrice avait le  
coup d'œil fin; dès la première con-  
versation, il perça l'homme de part  
en part, et fidèle à sa maxime, jura  
l'éblouissement. Le secrétaire gé-  
néral qui avait rencontré Fabrice dans  
un salon, estima que c'était un hom-  
me de goût. Les premiers coups de la  
flatterie ayant porté, Fabrice mit le  
feu à toutes ses batteries; jamais  
homme ne s'entendit mieux à simu-  
ler la conviction et le naturel. Un co-  
médien de profession rompu à toutes  
les roueries du théâtre, aurait envié  
la spontanéité des légères acclama-  
tions qui lui étaient adressées par la  
franchise feinte de son admiration,  
ainsi que la naïveté de son sourire,  
l'élan de son enthousiasme, le trem-  
blement de sa voix, l'attendrissement  
ou la joie qui éclatait dans son regard;  
il poussait l'art des nuances jusqu'à  
ses plus extrêmes limites; il avait le  
cri et le soupir, la gaieté et le silence.  
Comme il savait écouter! et de quels  
hochements de tête significatifs il ac-  
compagnait sa complaisante attention,  
quelle sincérité apparente et quel res-  
pect dans son approbation! Au bout  
de trois mois, Fabrice était le com-  
mencement de M. de La Huchette, qui  
l'avait installé à la fois dans son ca-  
binet et dans son salon. Le matin  
il rédigeait des rapports, le soir il  
dansait. M. de La Huchette, aimait  
à recevoir. C'était un bel homme qui  
faisait de l'effet aux soirs quand il pos-  
sédait en habit brodé, devant une che-  
minée, la main dans l'ouverture de  
son gilet, Fabrice qui savait son faible,

passant un jour avec lui dans l'une  
des galeries de Versailles et lui mon-  
trant un fier gentilhomme peint par  
Rigaud, s'était écrié :

— Eh! monsieur le baron, votre  
portrait!

— Une souris plein de promesses le  
récompensa.

Fabrice n'avait eu garde de négliger  
aucun de ses menus talents qui  
expliquent tant de succès inexplicables.  
Il dansait à merveille

EXTRAITS

Le Correspondant général de "Le Courrier des Etats-Unis"

Paris, 6 décembre 1861.

La lettre du général Scott, publiée par le "Constitutionnel", a eu un certain succès...

Quant à l'espèce de compromis indirectement proposé par le général Scott dans la phrase où il dit: "Je ne puis que le Président et le peuple des Etats-Unis ne seraient que trop heureux de rendre à ces prisonniers, la liberté, si par là ils pouvaient émaner le commerce du monde..."

Mais, quant à présent, il ne s'agit que de la restitution de M. Sill et de M. Mason. La demande que le comte Russell a adressée à lord Lyons pour le réclamer est, dit-on, écrite avec une grande modération, mais inflexible dans sa conclusion...

Ces fautes décidées de parler, dans un journal que son caractère semi-officiel plébiscite à jour le jour, de la guerre civile, vous fera voir à quel point les esprits sont montés en France...

Le cabinet semble avoir le sentiment, du moins il s'y prépare ouvertement. Des ordres de l'ambassadeur ont été envoyés au commandant de la garnison de Fort Mifflin...

Une des plus grandes préoccupations du peuple et probablement aussi du gouvernement anglais est de ressentir quelle sera l'attitude de la France dans ce conflit.

—Est-ce qu'on meurt ? —Cela s'est vu. —Oui, mais cela ne se voit qu'une fois. Or, que m'importe ! Il ne faut jamais faire entrer la mort en ligne de compte...

—Mais enfin, pourquoi ce duel ? —Pour n'avoir point d'autres. On risque sa peau au début de la carrière, quand on est tout en bas; on la ménage quand on est tout en haut.

—Je l'admire ! Ce M. de Saint-Aubin contre lequel tu vas croiser le fer, est-ce un ennemi personnel ? —Point; je me sers de lui comme d'un moyen. La vie, mon bon, est pareille à un grand livre en partie double; il y a le doit et l'avoir, j'inscris ce duel à mon crédit. On ne t'en tirera pour un galant homme. Qu'une occasion se présente de faire une bonne action, une action héroïque même, je la saisis à la condition qu'elle soit éclatante et que tout Paris le sache.

—Toujours. Ne va pas t'aviser au moins d'arranger l'affaire, si me fait un coup d'épée, on ne te donnera pas.

international. Le "Press" a même été jusqu'à dire que les Etats-Unis n'ont pas, en même temps par cette attitude portée à l'inviolabilité des ministres publics, et qu'il n'importe pas seulement à l'honneur du pavillon britannique, qu'il importe au monde entier, que cette violation du droit des ambassadeurs soit dénoncée par le "Press".

Si la France n'est pas pour lui, dans cette cause, a-t-il à craindre qu'elle prenne parti contre lui, en se joignant à l'Angleterre ? Il n'y a qu'un seul journal qui ait donné ce conseil à notre gouvernement: c'est le "Paris", et elle n'a fait que se conformer à l'intention de la marine américaine, dont la conservation importe à l'équilibre des puissances maritimes.

Le Morning Post, dans son bulletin, l'article du Times continue que ces questions de droit international, qu'il importerait de régler, si le conflit avait une issue pacifique, préoccupent les meilleurs esprits de l'autre côté de la Manche, que M. Cobden en a entrepris la tâche de commenter de Liverpol, et le fait est que l'Angleterre vient de reconnaître, le 2 décembre, que le "Morning Chronicle" voudrait voir l'une ou l'autre de ces deux puissances assumer ce rôle.

Comme preuve d'indépendance de nos idées, nous ne craignons pas de dire que le "Morning Post" a été jusqu'à présent, tel que l'opinion du "Morning Post" que le "Constitutionnel" cite ce matin, en l'approuvant: "Depuis le commencement de la guerre civile, le gouvernement impérial a observé la plus stricte neutralité. L'empereur a souvent exprimé son regret de voir cette guerre civile éclater au milieu d'un peuple qui sort d'une France ne peut pas être indifférente à la France..."

La Gazette de Londres, qui publiait, il y a quatre jours, une ordonnance prohibant l'exportation du salpêtre, a publié hier une autre proclamation de la reine défendant l'exportation des armes, du plomb et autres munitions de guerre. Cette nouvelle ordonnance paraît avoir été provoquée par un article du "Times" signifiant que l'exportation de ces articles de guerre est un acte de malveillance, que le cabinet de Washington s'empresse, sans aucun doute, de réparer...

—S'il est passé aussi dans l'Herzégovine un fait qui, dans d'autres circonstances, eût ému la diplomatie. L'Autriche y a fait acte d'intervention en faveur d'Omer Pachà contre les chrétiens, en faisant pénétrer dans la Sutorria des troupes qui ont détruit deux batteries construites par les insurgés, sous prétexte qu'elles cotoyaient un territoire neutralisé servant de tente militaire au gouvernement de Vienne. Ce qui donne un caractère plus grave à cette intervention, c'est

—Soit. D'ailleurs j'ai pensé à toi. Mon second témoin est un fils de famille qui fait profession d'aimer les armes. C'est un sot. Compare-le à Mécène. Nous aurons devant nous un diplomate et un député, des gens très bien et répondus dans le meilleur monde. — Merci. — Ne ris pas. Le marquis aura figuré glorieusement à côté de mon nom dans le récit que les journaux publieront de cette rencontre... mais fais bien faire quelque chose pour l'ami. Je t'ai fourni l'occasion, à toi maintenant de l'utiliser.

—Le combat eut lieu. Roger admira l'attitude de Fabrice. Jamais il ne montra plus d'aisance et de liberté d'esprit que pendant les quelques minutes qui précédèrent l'instant où l'on mit les deux adversaires en présence. M. de Saint-Aubin eut un léger coup d'épée dans les chairs, près de Pépaul.

—Monsieur, dit-il, glamment, je puis avouer à présent que j'ai eu tort. — Monsieur, répondit Fabrice qui lui faisait là, vous me faites regretter de n'être pas à votre place. Si j'avais eu l'honneur d'être au nombre de vos amis, croyez que j'aurais pas pris garde à des paroles arrachées à la vivacité de la discussion.

—Permettez-moi d'espérer alors que

qu'on suppose qu'elle a eu lieu en vertu d'un traité d'alliance secrète signée entre la Porte et l'Autriche, dans le cas où l'insurrection de l'Herzégovine amènerait le soulèvement de la Bosnie et de la Serbie.

Les débats parlementaires avaient pris à Turin, dans leur début, un caractère assez violent. L'opposition renforcée de tous les députés Napolitains, moins quatre, et du général Giardini, attaqua avec emportement la conduite de l'administration dans les Deux Siciles, où le brigandage, qu'on disait éteint, se réveille.

Un député de l'école mazzinienne, M. Musolino, a pris à partie le cabinet Riccaoli à propos de l'alliance française, qu'il regarde comme essentiellement préjudiciable à l'Italie. Si nous avons défendu Victor-Emmanuel, en 1859, c'était, d'après l'orateur, dans un but purement égoïste, pour nous faire céder la Savoie et Nice. Nous ne voulions pas d'une Italie unie et forte, et le cabinet, en maintenant cette alliance, suit une politique indigne d'une grande nation.

La majorité avait bien protesté par ses interpellations contre ces ingrates théories, mais la chambre avait besoin d'entendre, après ces exagérations, des paroles de modération et de sagesse. Prononcées par une bouche d'un patriotisme éprouvé, ces paroles appartenant à M. Rattazzi, et il y a rempli avec une dignité qui lui a valu les applaudissements unanimes du parlement. Il a donné une verte leçon à ceux qui, abusant de son nom, avaient essayé d'en faire un drapeau d'opposition et d'anarchie parlementaire.

Un député, M. Ricciardi, a proposé de transporter à Naples le siège du parlement pour la session prochaine. M. Rattazzi a repoussé cette proposition. Je conviendrais plutôt qu'on transportât à Naples le siège du gouvernement. Ce serait peut-être le seul moyen de rallier ou de contenir les Deux-Siciles qui, sans cela, auroient bien de la peine à s'entendre avec le reste de l'Italie, et surtout avec les Piémontais, pour lesquels il y a une profonde antipathie.

—Cela s'est vu. —Oui, mais cela ne se voit qu'une fois. Or, que m'importe ! Il ne faut jamais faire entrer la mort en ligne de compte... c'est le rideau qui tombe sur la comédie. — Mais enfin, pourquoi ce duel ? — Pour n'avoir point d'autres. On risque sa peau au début de la carrière, quand on est tout en bas; on la ménage quand on est tout en haut.

—Je l'admire ! Ce M. de Saint-Aubin contre lequel tu vas croiser le fer, est-ce un ennemi personnel ? — Point; je me sers de lui comme d'un moyen. La vie, mon bon, est pareille à un grand livre en partie double; il y a le doit et l'avoir, j'inscris ce duel à mon crédit. On ne t'en tirera pour un galant homme. Qu'une occasion se présente de faire une bonne action, une action héroïque même, je la saisis à la condition qu'elle soit éclatante et que tout Paris le sache.

—Toujours. Ne va pas t'aviser au moins d'arranger l'affaire, si me fait un coup d'épée, on ne te donnera pas.

—Est-ce qu'on meurt ? —Cela s'est vu. —Oui, mais cela ne se voit qu'une fois. Or, que m'importe ! Il ne faut jamais faire entrer la mort en ligne de compte...

—Toujours. Ne va pas t'aviser au moins d'arranger l'affaire, si me fait un coup d'épée, on ne te donnera pas.

le jury de la cour d'athènes, le 27 novembre. L'empereur est venu hier à Paris présider un conseil des ministres auquel assistaient le président du sénat et celui du corps législatif.

Cette réunion s'explique par l'importance des questions extérieures et intérieures qui sont pendantes. La question financière n'est pas une des moins difficiles à résoudre, depuis que la probabilité d'une guerre entre l'Angleterre et l'Amérique menace d'ajourner toute économie sur le budget de France.

Le Constitutionnel poursuit avec vigueur et succès la guerre qu'il a déclarée au parti clérical et légitimiste. Il nous a appris que la ville de Nîmes venait d'être témoin d'un scandale, c'est le mot dont il se sert.

Le mariage est lié à Londres, le 10 février 1840. Le prince fut naturalisé Anglais, reçut les titres d'Altesse Royale, de lord maréchal, de conseiller-privé, et eut droit à une liste civile de 30,000 livres sterling par an. Plus tard, il est devenu colonel du 11e de hussards, colonel des grenadiers de la garde, gouverneur de Windsor, chevalier de la Jarretière et de la toison d'or, chancelier de l'Université de Cambridge, qui lui conféra les diplômes de docteur-ès-lettres, en droit, en philosophie, professeur de la société zoologique, etc.

Le maréchal de Malakoff, gouverneur de l'Algérie, a fait spontanément remise à deux journaux de cette colonie des avertissements qu'il leur avait infligés. C'est un acte de clémence et de bienveillance pour la presse d'autant plus remarquable qu'il vient d'un soldat qui passait pour assez peu longtemps, que les mauvais titres aient les meilleurs courages.

Le duc de Malakoff est attendu sous peu de jours à Paris, où l'empereur et l'impératrice ne doivent revenir que le 15 de ce mois. La prolongation de leur séjour à Compiègne à cette époque de l'année, est l'objet de plaintes assez nombreuses dans le commerce parisien qui regarde cette absence de la cour comme préjudiciable à ses intérêts.

—Cela s'est vu. —Oui, mais cela ne se voit qu'une fois. Or, que m'importe ! Il ne faut jamais faire entrer la mort en ligne de compte...

—Mais enfin, pourquoi ce duel ? —Pour n'avoir point d'autres. On risque sa peau au début de la carrière, quand on est tout en bas; on la ménage quand on est tout en haut.

—Je l'admire ! Ce M. de Saint-Aubin contre lequel tu vas croiser le fer, est-ce un ennemi personnel ? — Point; je me sers de lui comme d'un moyen. La vie, mon bon, est pareille à un grand livre en partie double; il y a le doit et l'avoir, j'inscris ce duel à mon crédit. On ne t'en tirera pour un galant homme. Qu'une occasion se présente de faire une bonne action, une action héroïque même, je la saisis à la condition qu'elle soit éclatante et que tout Paris le sache.

—Toujours. Ne va pas t'aviser au moins d'arranger l'affaire, si me fait un coup d'épée, on ne te donnera pas.

postes, les appartenant continueront à naviguer sans empêchements ni vexations d'aucune sorte jusqu'à six semaines après la nomination faite par l'un ou l'autre des deux gouvernements de cesser leur service, et alors les paquebots de poste s'en retourneront librement, dans leurs pays respectifs.

Le Constitutionnel poursuit avec vigueur et succès la guerre qu'il a déclarée au parti clérical et légitimiste. Il nous a appris que la ville de Nîmes venait d'être témoin d'un scandale, c'est le mot dont il se sert.

Le mariage est lié à Londres, le 10 février 1840. Le prince fut naturalisé Anglais, reçut les titres d'Altesse Royale, de lord maréchal, de conseiller-privé, et eut droit à une liste civile de 30,000 livres sterling par an. Plus tard, il est devenu colonel du 11e de hussards, colonel des grenadiers de la garde, gouverneur de Windsor, chevalier de la Jarretière et de la toison d'or, chancelier de l'Université de Cambridge, qui lui conféra les diplômes de docteur-ès-lettres, en droit, en philosophie, professeur de la société zoologique, etc.

Le maréchal de Malakoff, gouverneur de l'Algérie, a fait spontanément remise à deux journaux de cette colonie des avertissements qu'il leur avait infligés. C'est un acte de clémence et de bienveillance pour la presse d'autant plus remarquable qu'il vient d'un soldat qui passait pour assez peu longtemps, que les mauvais titres aient les meilleurs courages.

Le duc de Malakoff est attendu sous peu de jours à Paris, où l'empereur et l'impératrice ne doivent revenir que le 15 de ce mois. La prolongation de leur séjour à Compiègne à cette époque de l'année, est l'objet de plaintes assez nombreuses dans le commerce parisien qui regarde cette absence de la cour comme préjudiciable à ses intérêts.

—Cela s'est vu. —Oui, mais cela ne se voit qu'une fois. Or, que m'importe ! Il ne faut jamais faire entrer la mort en ligne de compte...

—Mais enfin, pourquoi ce duel ? —Pour n'avoir point d'autres. On risque sa peau au début de la carrière, quand on est tout en bas; on la ménage quand on est tout en haut.

—Je l'admire ! Ce M. de Saint-Aubin contre lequel tu vas croiser le fer, est-ce un ennemi personnel ? — Point; je me sers de lui comme d'un moyen. La vie, mon bon, est pareille à un grand livre en partie double; il y a le doit et l'avoir, j'inscris ce duel à mon crédit. On ne t'en tirera pour un galant homme. Qu'une occasion se présente de faire une bonne action, une action héroïque même, je la saisis à la condition qu'elle soit éclatante et que tout Paris le sache.

—Toujours. Ne va pas t'aviser au moins d'arranger l'affaire, si me fait un coup d'épée, on ne te donnera pas.

—Est-ce qu'on meurt ? —Cela s'est vu. —Oui, mais cela ne se voit qu'une fois. Or, que m'importe ! Il ne faut jamais faire entrer la mort en ligne de compte...

la liberté à sa se faire encore une fois si bien appréciée. Wurtele, avocat de St. David, Bergeron, notaire, de St. Guillaume, Bazin, notaire, de St. Ours et enfin Biron, notaire, de St. Ulbert se sont montrés très zélés en faveur des acadiens; ce n'a pas été en vain comme on l'a vu.

Comme nous apprenons qu'il y a d'autres paroisses qui doivent nous adresser des souscriptions, la liste demeurera ouverte encore pendant quelque tems. Mais nous prions les personnes qui nous ont pas encore adressé le montant des sommes qu'elles ont souscrites, de vouloir bien le faire au plus tôt, afin de nous permettre d'envoyer prochainement le produit entier de la souscription.

Montant rapporté..... 183:50 M. E. Haller, M. D. Sorel..... 1:00 A. Portelance..... 1:00 J. Maureault, Ptre, curé St. Thomas de Pierreville..... 5:00 Révd. M. Paradis, Ptre, curé St. François du Lac..... 4:00 Ant. Fisetle, Ptre Curé de St. Cuthbert..... 5:00 H. P. Ouellet..... 3:00 Henry Fisetle..... 1:00 Théophile Chenevert..... 3:00 Antoine Fisetle..... 1:00 J. Chenevert, N. P..... 1:00 Pierre Turcotte..... 1:00 Anselme Roberge..... 1:00 H. B. Hénault..... 1:00 Dr. A. H. Paquet..... 3:00 F. X. A. Biron, N. P..... 3:00 Louis Vadonais..... 2:00 Théophile Derouin..... 1:00 H. Thibodeau, Ptre vicair..... 1:00 Mme V. J. E. Faribault..... 3:00 N. Hénault..... 4:00 Mme N. Hénault..... 2:00 Elie Laferrrière..... 1:00 Denis Fafrd..... 1:00 Honoré Lambert..... 1:00 Maxime Eno..... 1:00 Total..... 234:50

—Cela s'est vu. —Oui, mais cela ne se voit qu'une fois. Or, que m'importe ! Il ne faut jamais faire entrer la mort en ligne de compte...

—Mais enfin, pourquoi ce duel ? —Pour n'avoir point d'autres. On risque sa peau au début de la carrière, quand on est tout en bas; on la ménage quand on est tout en haut.

—Je l'admire ! Ce M. de Saint-Aubin contre lequel tu vas croiser le fer, est-ce un ennemi personnel ? — Point; je me sers de lui comme d'un moyen. La vie, mon bon, est pareille à un grand livre en partie double; il y a le doit et l'avoir, j'inscris ce duel à mon crédit. On ne t'en tirera pour un galant homme. Qu'une occasion se présente de faire une bonne action, une action héroïque même, je la saisis à la condition qu'elle soit éclatante et que tout Paris le sache.

—Toujours. Ne va pas t'aviser au moins d'arranger l'affaire, si me fait un coup d'épée, on ne te donnera pas.

—Est-ce qu'on meurt ? —Cela s'est vu. —Oui, mais cela ne se voit qu'une fois. Or, que m'importe ! Il ne faut jamais faire entrer la mort en ligne de compte...

—Mais enfin, pourquoi ce duel ? —Pour n'avoir point d'autres. On risque sa peau au début de la carrière, quand on est tout en bas; on la ménage quand on est tout en haut.

—Je l'admire ! Ce M. de Saint-Aubin contre lequel tu vas croiser le fer, est-ce un ennemi personnel ? — Point; je me sers de lui comme d'un moyen. La vie, mon bon, est pareille à un grand livre en partie double; il y a le doit et l'avoir, j'inscris ce duel à mon crédit. On ne t'en tirera pour un galant homme. Qu'une occasion se présente de faire une bonne action, une action héroïque même, je la saisis à la condition qu'elle soit éclatante et que tout Paris le sache.

à tous nos abonnés, nous souhaitons la santé, le succès et le bonheur dans toutes leurs entreprises. Puisent tous nos souhaits être exaucés, et puisse-t-il nous être donné à tous de les renouveler pendant de longues années à venir!

On lit dans le dernier numéro du Canadien: "CHASSEZ LE SATURNE, IL REVIENT EN GALOP. Notre confrère de la "Gazette de Sorel" n'a pas, nous le regrettons, persévéré longtemps dans le ton de courtoisie auquel nous le félicitons, l'autre jour, d'être un peu revenu. Ainsi jusqu'à nouvel amendement, nous prendrons bon gré de lui, d'autant plus que cette recrudescence de mauvais ton, nous a tout à fait caché le dessin d'en finir avec nous, car il a été bien évident, lui comme les autres, que nous consentions volontiers à discuter, mais non à échanger des injures."

Nous demandons au lecteur impartial, s'il y avait moyen pour le Canadien d'être plus juste à notre égard, qu'il l'ait été dans ces lignes. Nous avons relu notre dernier article et, franchement, nous trouvons qu'il est moins sévère à l'égard du Canadien, que l'article précédent de ce journal l'était à notre égard. Nous demandons au Canadien d'indiquer les expressions injurieuses que nous avons employées et s'il établit qu'elles sont telles, nous nous empresserons de lui donner la satisfaction méritée.

Nous allons plus loin; nous définissons le Canadien d'établir que nos paroles et nos appréciations à son sujet, ont été, en quoi que ce soit, plus sévères que les siennes à notre adresse. D'ici lors, nous tiendrons le Canadien sous le coup de sa propre accusation, de recourir à des prétextes pour se tirer d'embarras et ne pas répondre aux questions que nous lui avons posées et qu'il a jusqu'à présent éludées, tant bien que mal.

Il est évident que le Canadien est embarrassé et fatigué de la lutte qu'il soutient seul contre tous les journaux, pendant que le Journal de Québec fait sa mort et que la Minerve bat la campagne. C'est ainsi que dans un dernier numéro, il ne répond pas à un Pays parce que "toute gracieuse que soit son invitation, nous ne nous sentons pas la moindre inclination à y répondre, d'abord parce qu'il est loin de nous avoir encore édifié sur l'avantage de lui, et en second lieu parce que nous ne pourrions guère que répéter ce que nous avons déjà dit, dans les différentes discussions, que nous avons eues avec plusieurs autres de nos confrères, sur les points litigieux de notre politique," et non plus au Franco-Canadien parce que "en attendant que nous décidions qu'il y a lieu pour nous de répondre à l'article du Franco-Canadien du 24 courant, etc., etc."

Mais soyez tranquille, cela n'empêchera pas le Canadien de réclamer la victoire pour lui! Cela ressemble beaucoup à la pinsup des victoires des fédéraux sur les sécessionnistes telles que rapportées par leurs télégrammes. The rebels were badly beaten but we retraced in good order. "Nous avons taillé les rebelles en pièces, mais nous avons été obligés de retraiter, ce que nous avons fait en bon ordre."

Le Canadien, dans notre presse, joue le rôle du soldat du Nord, sur le champ de bataille! En terminant, qu'il nous soit permis de manifester un regret sincère; c'est que le rédacteur du Canadien dont les talents et l'habileté sont incontestables et dont l'expérience est indéfinissable, use le reste de ses belles facultés contre les intérêts bien entendus de ses compatriotes, et cela pour défendre toujours et quand même un ministère qui se meurt et dont l'existence ne vaut pas la dépense d'une seule goutte de l'encre d'un écrivain véritablement national.

—J'avais un peu de fièvre hier... —reprit-il, elle a eu peur, mais voyez vous ce n'est rien. —Je le vois, répondit Mme de Mauchamps. Ses yeux firent le tour de la salle: un sourire effleura ses lèvres. —Une occasion se présente de réparer votre imprudence, reprit-elle. M. Planquet m'a mis en relation avec un grand seigneur russe qui a besoin d'un homme intelligent pour l'exploitation de ses domaines... Il y a des forêts, des mines à surveiller... Vous ferez votre fortune en sauvant la sienne... Voulez-vous partir? Roger secoua la tête. —Adieu, alors, dit Mme de Mauchamps. Au déclinement de son cœur, Roger comprit qu'un abîme que rien ne comblerait plus venait d'être creusé entre sa mère et lui. Il se précipita dehors. La voiture tourna le coin de la rue. Roger rentra silencieusement et continua de modeler la terre glaise. La bataille de la vie dans ce qu'il a de plus âpre commençait pour lui. Vénérique s'échappa dans la soirée pour courir chez Roger. La palme de son front la frappait. —Cependant, dit-elle, vous avez vu Mme Roger... J'étais là, quand elle a donné ordre au cocher de la conduire à Montmartre. —Oui, je l'ai vue; merci. L'accident de Roger avait quelque chose de si singulier que Vénérique n'osa plus le questionner. Elle

—Cela s'est vu. —Oui, mais cela ne se voit qu'une fois. Or, que m'importe ! Il ne faut jamais faire entrer la mort en ligne de compte...

—Mais enfin, pourquoi ce duel ? —Pour n'avoir point d'autres. On risque sa peau au début de la carrière, quand on est tout en bas; on la ménage quand on est tout en haut.

Nos souhaits de l'année.

Lorsque ce numéro parviendra à la plupart de nos abonnés, une nouvelle année sera commencée pour nous tous. Comme la nature ne nous a pas fait poète, nous sommes obligés de faire nos souhaits de l'année en prose, nous flâtant cependant, qu'en pareille circonstance, une parole naïve mais venant du cœur, l'emporte sur l'harmonie du langage.

Sous les graves circonstances du jour, nous ferons tout d'abord des vœux sincères pour la paix, mais si le fléau de la guerre doit fondre sur nous, nous souhaitons que de nombreux lauriers, cueillis sur les champs de batailles, ornent le front de nos preux, et que l'honneur en rejailisse sur la nation entière!

Aux pères et aux mères de famille, nous souhaitons le bonheur au foyer domestique, la plus grande et la meilleure de toutes les consolations accordées par Dieu à l'homme sur la terre; l'amour de la famille vient immédiatement après l'amour de Dieu; ce n'est pas peu dire!

Aux jeunes gens, nous souhaitons de grandir dans l'amour de Dieu et de leur pays. Puissent-ils être toujours de bons chrétiens et de bons citoyens!

—Cela s'est vu. —Oui, mais cela ne se voit qu'une fois. Or, que m'importe ! Il ne faut jamais faire entrer la mort en ligne de compte...

—Mais enfin, pourquoi ce duel ? —Pour n'avoir point d'autres. On risque sa peau au début de la carrière, quand on est tout en bas; on la ménage quand on est tout en haut.

La Gazette de Sorel.

Mardi matin, 31 décembre 1861.

Le prince Albert.

Fous extrayons la biographie du Prince du Dictionnaire des Contemporains, de Vapereau: "François-Albert-Auguste-Charles-Emmanuel, Prince Albert, mari de la Reine d'Angleterre, né le 26 août 1819, au château de Rosenau, est le second fils d'Ernest, duc de Saxe-Cobourg et Gotha et de sa première femme, la princesse Dorothée-Louise de Saxe-Gotha. Après avoir reçu des soins maternels particuliers, une éducation soignée, il alla, en 1837, étudier le droit à l'Université de Bonn. Un an après il vint assister avec son père au couronnement de la reine d'Angleterre (1838), qui, cédant à la sympathie qu'elle avait pour lui, autant qu'aux conseils de son oncle Leopold, rassembla son conseil privé, le 28 novembre 1839, au palais de Buckingham et déclara publiquement son intention d'épouser le prince Albert.

Le mariage eut lieu à Londres, le 10 février 1840. Le prince fut naturalisé Anglais, reçut les titres d'Altesse Royale, de lord maréchal, de conseiller-privé, et eut droit à une liste civile de 30,000 livres sterling par an. Plus tard, il est devenu colonel du 11e de hussards, colonel des grenadiers de la garde, gouverneur de Windsor, chevalier de la Jarretière et de la toison d'or, chancelier de l'Université de Cambridge, qui lui conféra les diplômes de docteur-ès-lettres, en droit, en philosophie, professeur de la société zoologique, etc.

Le Prince Albert est amateur passionné de beaux-arts; il dessina bien, et eut goût pour la musique, et s'est exercé plus d'une fois dans la poésie. Il est très populaire en Angleterre, où l'opinion lui impose du reste dans un rôle secondaire, sans s'imposer d'aucune façon dans les affaires de l'Etat; il le remplit du moins avec une parfaite dignité. C'est à son initiative qu'on doit la magnifique Exposition de 1851; dans la pensée des fondateurs, elle était d'abord restreinte à l'industrie nationale. Le Prince a été nommé Prince-époux en 1857. Il a eu huit enfants de la Reine Victoria."

LISTE DE SOUSCRIPTION

OUVERTE EN FAVEUR DES ACADIENS AU BUREAU DE "LA GAZETTE DE SOREL."

Ainsi que nos lecteurs le verront par notre liste publiée aujourd'hui, St. Cuthbert a noblement répondu à l'appel que nous avons fait. \$40 ont été souscrites et on nous fait espérer que ce n'est pas encore tout.

—Cela s'est vu. —Oui, mais cela ne se voit qu'une fois. Or, que m'importe ! Il ne faut jamais faire entrer la mort en ligne de compte...

—Mais enfin, pourquoi ce duel ? —Pour n'avoir point d'autres. On risque sa peau au début de la carrière, quand on est tout en bas; on la ménage quand on est tout en haut.

—Je l'admire ! Ce M. de Saint-Aubin contre lequel tu vas croiser le fer, est-ce un ennemi personnel ? — Point; je me sers de lui comme d'un moyen. La vie, mon bon, est pareille à un grand livre en partie double; il y a le doit et l'avoir, j'inscris ce duel à mon crédit. On ne t'en tirera pour un galant homme. Qu'une occasion se présente de faire une bonne action, une action héroïque même, je la saisis à la condition qu'elle soit éclatante et que tout Paris le sache.

—Toujours. Ne va pas t'aviser au moins d'arranger l'affaire, si me fait un coup d'épée, on ne te donnera pas.

Nos souhaits de l'année.

Lorsque ce numéro parviendra à la plupart de nos abonnés, une nouvelle année sera commencée pour nous tous. Comme la nature ne nous a pas fait poète, nous sommes obligés de faire nos souhaits de l'année en prose, nous flâtant cependant, qu'en pareille circonstance, une parole naïve mais venant du cœur, l'emporte sur l'harmonie du langage.

Sous les graves circonstances du jour, nous ferons tout d'abord des vœux sincères pour la paix, mais si le fléau de la guerre doit fondre sur nous, nous souhaitons que de nombreux lauriers, cueillis sur les champs de batailles, ornent le front de nos preux, et que l'honneur en rejailisse sur la nation entière!

Aux pères et aux mères de famille, nous souhaitons le bonheur au foyer domestique, la plus grande et la meilleure de toutes les consolations accordées par Dieu à l'homme sur la terre; l'amour de la famille vient immédiatement après l'amour de Dieu; ce n'est pas peu dire!

Aux jeunes gens, nous souhaitons de grandir dans l'amour de Dieu et de leur pays. Puissent-ils être toujours de bons chrétiens et de bons citoyens!

—Cela s'est vu. —Oui, mais cela ne se voit qu'une fois. Or, que m'importe ! Il ne faut jamais faire entrer la mort en ligne de compte...

—Mais enfin, pourquoi ce duel ? —Pour n'avoir point d'autres. On risque sa peau au début de la carrière, quand on est tout en bas; on la ménage quand on est tout en haut.



